

Anthropologie et Sociétés



Bernard SELLATO : Nomades et sédentarisation à Bornéo. Histoire économique et sociale, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, 293p., cartes, photographies monochromes, bibliogr.

Jean Michaud

Folies / espaces de sens

Volume 17, numéro 1-2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015265ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015265ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, J. (1993). Compte rendu de [Bernard SELLATO : Nomades et sédentarisation à Bornéo. Histoire économique et sociale, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, 293p., cartes, photographies monochromes, bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 17(1-2), 274–276. <https://doi.org/10.7202/015265ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

des dynamiques des marges que l'idiote, l'illuminé et l'original représentent ? Et si l'on pense au cas d'Alexis qui a épousé une femme idiote d'un village voisin, on peut se demander si une telle forme de sociabilité pourra encore exister dans un environnement institutionnel. À la fin de son livre, les souvenirs personnels de M. Xanthakou refont encore surface, comme dans un ultime appel en faveur d'une approche qui se centre sur le monde social au sein duquel se crée et se négocie le sens entre l'idiote et sa communauté.

Kevin Strohm
Université Concordia

Références

- BLUE A.
1992 « The Rise of Greek Professional Ethnopsychiatry », in A.D. Gaines (dir.), *In Ethnopsychiatry : The Cultural Construction of Professional and Folk Psychiatries*. Albany : SUNY Press.
- CORIN E.
1986 « Centralité des marges et dynamique des centres », *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2 : 1-21.
- GOFFMAN E.
1974 *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Éditions de Minuit (1^{re} édition : 1963).
- HERZFELD M.
1987 *Anthropology through the Looking-Glass : Critical Ethnography in the Margins of Europe*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LOIZOS P. et E. Papataxiarchis (dir.)
1991 *Contested Identities : Gender and Kinship in Modern Greece*. Princeton : Princeton University Press.

Bernard SELLATO : *Nomades et sédentarisation à Bornéo. Histoire économique et sociale*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, 293 p., cartes, photographies monochromes, bibliogr.

Je précise d'entrée de jeu que je ne connais pas personnellement Bernard Sellato. Mais après m'être plongé dans cet ouvrage touffu et avoir connu un délice grandissant, un livre à cent lieues des justifications postmodernistes, mais où, pourtant, chaque page est habitée avec naturel par son auteur et par les gens qu'il côtoie, observe et, visiblement, affectionne, je crois deviner qu'il est l'un de ces trop rares mauvais sujets capables de créer quelques ondes sur la surface, parfois fort lisse, de l'anthropologie contemporaine. Ce qu'il a fait et écrit, sans pourtant jamais en faire la mention explicite ni en réclamer quelque reconnaissance, compose un vibrant plaidoyer pour la connaissance directe, l'apprentissage, la familiarisation lente et approfondie avec les êtres et les sociétés dont on entend rendre

compte. Il écrit : « Nos connaissances sur les sociétés de Bornéo manquent cruellement de travaux ethnographiques de base » (p. 231). Sa thèse de doctorat (1986), et la publication de ce volume qui en est issu, contribuent à combler ce manque.

L'auteur propose une approche empiriste du changement social dans les sociétés nomades des hautes terres du centre de Bornéo, ces sociétés en transition qui conjuguent chasse, collecte et, maintenant, agriculture. Elles sont désignées génériquement sous le nom de Punan (dont l'origine étymologique reste à clarifier), par opposition aux groupes agriculteurs Dayak dont l'aire d'installation ceinture complètement les hautes terres du centre de l'île et forme tampon avec les installations littorales « indonésianisées », « malaysianisées », et islamisées.

Sellato a été amené à l'anthropologie sociale au sortir d'un premier séjour de deux années comme géologue sur les sentiers de montagnes de Bornéo, où « [...] au hasard de mon chemin de recherche, je n'ai pas pu ne pas rencontrer l'Homme. L'ayant rencontré, je n'ai pas pu l'ignorer » (p. 9). Air connu, certes, mais il faut n'avoir jamais côtoyé le monde fermé des sciences exactes pour ne pas vibrer à pareil aveu. Avec les séjours qui suivirent, Sellato a passé à Bornéo un total de six années entre 1973 et 1985. En 1977-1978, il rencontre les Condominas, Lombard et Jérôme Rousseau, qui l'aiguillent vers la discipline, et contribuent à le renvoyer sur les lieux avec une préoccupation universitaire. Sellato avait participé et observé, sans objectif précis. Il s'est mis à collecter avec méthode. Dans ce volume, il présente, distingue, regroupe et ordonne les données de terrain, sans prétention théorique, mais avec une précision qui commande le respect et, dans mon cas certainement, force l'admiration devant le travail de terrain accompli.

Sellato présente d'abord le contexte géographique de Bornéo et y place les sociétés nomades en rapport avec leur environnement physique et social. Pour matérialiser son propos, il met ensuite en scène les cas de deux micro-sociétés Punan qu'il juge représentatives. Les Bukat, environ 600 individus originaires de la région de la haute Kapuas (Kalimantan-Ouest), et les Kereho, moins nombreux encore, répartis en cinq hameaux sur la rivière Busang, dans la zone méridionale des monts Muller, à Kalimantan-Centre. Ces deux présentations — la première plus soutenue que la seconde — proposent une reconstitution de l'histoire des groupes, dans la mesure où la tradition orale et l'absence complète de reliquats archéologiques le permettent. Ces propositions historiques particulières, de même que celle des groupes Punan en général qui surgit dans la suite du texte, sont abondamment appuyées de références à des sources aussi variées dans le temps que dans leur langue d'écriture, vraisemblablement toutes les sources écrites disponibles (et notre collègue Jérôme Rousseau y figure en bonne place). C'est là certainement l'un des apports majeurs de cette recherche. Dans les deux sections qui suivent, Sellato met en contrepoint l'organisation sociale traditionnelle, c'est-à-dire lorsque le nomadisme était la règle, et l'organisation sociale telle que modifiée par un processus, en cours, de sédentarisation et de « mise en dépendance économique » (p. 205) et « politique » (p. 209). Les essarteurs sédentaires seraient les principaux coupables et les premiers bénéficiaires de cette perte d'autonomie chez leurs voisins Punan. Sur ce dernier point, il me semble que l'analyse du processus d'exploitation des nomades par les agriculteurs sédentaires gagnerait à prendre plus résolument en considération le rôle joué par les États indonésien et malaysien, des acteurs que Sellato n'a pas véritablement convoqués pour son analyse.

À partir de ces deux cas, mais en généralisant largement à l'ensemble des groupes Punan, Sellato avance que nomadisme et agriculture pourraient n'être pas aussi mutuellement exclusifs qu'on l'a d'abord cru (p. 154). Il observe chez les nomades en cours de sédentarisation une résistance, et non une incapacité, à passer à la sédentarisation complète. Il dénonce « [...] l'opposition, classique à Bornéo, entre nomades et riziculteurs » et soutient que « [...] certains groupes Punan ont à l'évidence refusé de s'engager plus avant

dans la culture du riz et maintiennent depuis un siècle ou plus un système économique fondé d'une part sur une combinaison riz-manioc-sagou, d'autre part sur la collecte commerciale » (p. 260). Sellato propose d'expliquer cette sédition par un attachement à l'individualisme et à la liberté de mouvement, qui seraient des caractéristiques essentielles des ethnies Punan (p. 225). Cette résistance donnerait naissance à des économies mixtes stables, plus sécuritaires que les monocultures, où la pratique ancestrale de l'autarcie alimentaire et de la collecte, devenue commerciale, se poserait en contrepoids durable, et en garde-fou, au passage complet à la riziculture (p. 225 et sq.). Sur les changements ethniques en cours dans ce processus, il propose de voir une opposition entre « culture interne » et « culture externe », « qui se traduit par le fait que les Punan se définissent par contraste avec les agriculteurs, forme le cœur du sentiment de "punanité" des nomades » (p. 252). De façon moins convaincante cependant, il pose comme les deux termes d'une opposition l'égalitarisme associé au nomadisme, et la stratification associée aux sociétés fixées. Sa présentation des sociétés Punan comme fondamentalement égalitaires n'écarte pas tous les doutes qu'on pourrait entretenir sur la réalité d'un tel état de choses.

Concernant la présentation physique du volume, la cartographie est abondante et originale, quoique manquant un peu de définition, surtout dans les échelles inférieures. Les quelques photographies monochromes, par l'auteur, sont intéressantes et instructives. Par ailleurs, on ne peut manquer de déplorer deux lacunes qui relèvent d'abord de l'éditeur : l'absence d'index, et une mise en pages ainsi qu'une édition médiocres des références bibliographiques.

Bref, ce volume est une contribution ethnographique remarquable, sobre, qui deviendra vraisemblablement une référence nécessaire et une mine de renseignements inestimables pour qui s'intéresse aux sociétés nomades de Bornéo. Il peut également être lu comme une introduction sérieuse et complète à ces sociétés. Il alimente utilement la réflexion générale sur les processus de sédentarisation des populations montagnardes et leurs réponses adaptatives.

Jean Michaud
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Ida SIMON-BAROUH et YI TAN KIM PHO : *Le Cambodge des Khmers Rouges. Chronique de la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan, 1990, 317 p.

Depuis 1980, de nombreux ouvrages, qu'il s'agisse de témoignages vécus ou de récits émanant de tierces personnes, ont décrit les atrocités commises envers le peuple cambodgien par les Khmers Rouges, ces révolutionnaires totalitaires qui ont contrôlé l'ensemble du Cambodge de 1975 à 1979. Faut-il rappeler que le dessein khmer rouge était de mettre toute la population au seul service d'un idéal utopique : redonner au pays la gloire et la puissance qui étaient siennes à l'époque de l'empire d'Angkor, aux 12^e et 13^e siècles. Pour ce faire, hommes, femmes et enfants étaient forcés de travailler, sous la direction de l'Angkar (la force collective et anonyme qui contrôlait le pays), à la construction de digues et de canaux d'irrigation, dans des conditions très difficiles : longues heures de labeur ; alimentation réduite au strict minimum ; liquidation immédiate, ou presque, des bouches inutiles : malades, personnes refusant d'obéir aux ordres, citadins incapables de s'adapter aux nouvelles normes de travail.